

Lorsqu'Andrea Branzi évoque une Seconde Modernité pour la création contemporaine, il soulève dans un premier temps cette question du matériau et de son évolution au travers du prisme des nouvelles technologies. Il oppose chronologiquement deux processus, un premier qui consiste à faire correspondre à des nécessités de production, des solutions techniques issus du savoir commun et une autre, contemporaine, qui chercherait à adapter les technologies disponibles à ses propres nécessités. On peut dès lors observer un retournement dans une logique de conception. Si le système a toujours régi le singulier, le matériau moderne naît dans la singularité pour s'ériger au rang de système.

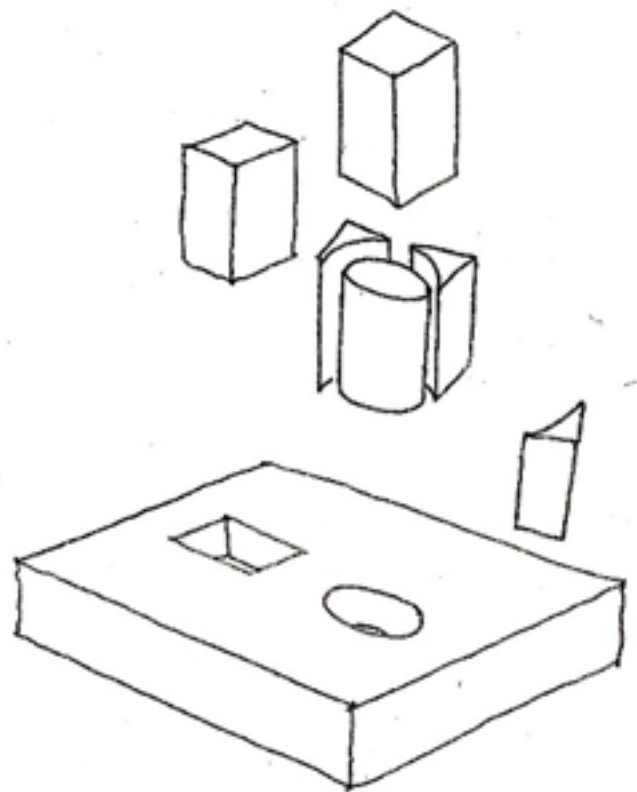
QUELLE PLACE POUR L'ARCHITECTE FACE AUX SOLUTIONS TECHNIQUES CONTEMPORAINES ?

Si l'architecture se réclame parfois de la « cosa mentale », d'être une chose de l'esprit, elle n'en reste pas moins viscéralement liée à un pendant plus pragmatique, celui de la matière et de son agencement dans l'espace. Dès lors, elle s'enracine dans une époque et convoque les moyens techniques à sa disposition. A l'heure où les avancées technologiques viendraient définir à elles seules un cycle tout entier, l'« ère numérique », tout concepteur se doit d'exercer, à la manière de Descartes dans le Cogito, un doute raisonné. Il s'agirait alors de dégager des principes de mise en œuvre, une éthique du matériau libre de tout préjugé, autrement dit un socle technique qu'aucune considération ne viendrait ébranler.

Il sera nécessaire d'identifier dans ce court article les enjeux d'une telle entreprise, d'identifier les problématiques que chaque échelle soulève et comment ce doute permettrait à l'architecte de répondre avec plus de justesse aux questions contemporaines.

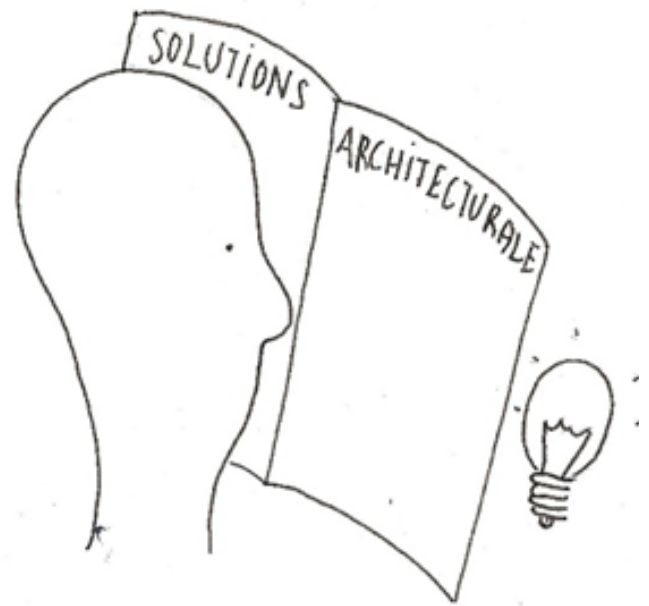
Le matériau, une solution architecturale ?

En manque de réponse, l'architecte ne devrait-il pas tout simplement reformuler la question puisqu'il en a les moyens? C'est ici une considération, et non des moindres, qui prend d'autant plus d'importance dans un contexte d'épuisement rapide des ressources. Si Frank O.Gehry met en œuvre une débauche de moyens pour dénicher dans le matériau une solution à des questions formelles, devons-nous nous résoudre à avancer vers une démocratisation de monstrueux détails aéronautiques? Notre rôle n'est-il pas de parvenir à une cohérence interne en conciliant la forme, la matière et la société ? L.Kahn avait coutume de dire « Je demande à la brique : ' Qu'aimes-tu, brique ? ' Et la brique répond : ' Je veux un arc. ' ». Le matériau torturé, gauchement adapté aux fantasmes d'un architecte dans la singularité d'une solution technique semble inaudible, rendant paradoxalement criant une absence de réflexion sur l'emploi du matériau. Le bon matériau pour la bonne situation... et inversement. On est alors en droit de se demander si la logique du matériau moderne ne résiderait pas ici, dans la démarche d'un Gilles Perraudin associant ces exigences, faisant de la pierre un matériau d'autant plus moderne que celui décrit par Andrea Branzi.



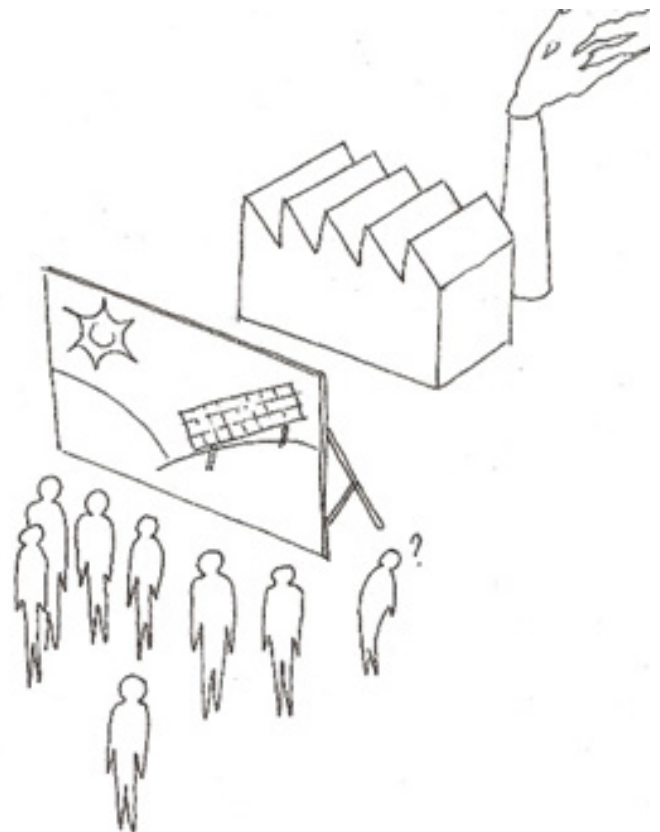
Une uniformisation des réponses

Jean Prouvé affirmait qu'il ne fallait pas industrialiser les bâtiments, mais le bâtiment, trouver sa logique de production, sa logique interne économe en ressources, matérielles ou humaines. C'est à l'échelle de la production du matériau qu'on observe un mouvement, contraire à celui énoncé précédemment, celui de la standardisation des réponses architecturales par le capital. Dans ce consensus mou, l'omniprésence d'une solution architecturale ne la rend pas plus juste ni vertueuse, d'autant plus lorsqu'elle n'est régie que par des considérations financières. Faut-il encore citer ici le cas sanitaire exemplaire de l'amiante ou encore le très célèbre BA13 qui, par son utilisation à outrance repousse de plus en plus loin les carrières de gypse de la capitale au rythme de leur épuisement. Quelle position durable peut-on envisager? L'architecte doit-il encore tenir une simple position de prescripteur face à la complexité des questions qui lui sont adressées? Ou est-ce à lui de retrouver cette cohérence interne dissimulée derrière les solutions catalogues.



Echapper à la vague de fond

Dans une de ses gravures, Philibert de L'Orme représente l'architecte idéal avec un troisième œil, comme celui qui verrait le monde différemment et c'est en cela que l'architecte contemporain peut se réinventer, en voyant au-delà des modes et des conventions. Il existe dans notre société une dynamique de fond, un imaginaire collectif qui attribuerait des bienfaits à un certain matériau, à une certaine technique, à la « technologie », passant ainsi sous silence ses éventuels méfaits. Si l'homme de la fin du XIXe siècle pensait trouver dans la science une solution évidente à tous les maux de l'être humain, cette position semble aujourd'hui de moins en moins tenable. L'aviation n'a-t-elle pas servie à faire la guerre alors qu'on la croyait apte à rapprocher les peuples? On peut aujourd'hui se questionner en architecture sur les inconvénients des nouvelles technologies dites « écologiques », notamment au regard des énergies grises et comme Encore Heureux les désigne, les « matières grises » nécessaire lors du cycle de vie d'un matériau ou d'un produit. Si on prend l'exemple des éoliennes, les gains énergétiques peinent à compenser les ressources mises en œuvre pour les construire tandis qu'elles produisent des pollutions aussi bien sonores que visuelles.



Cedric Price le formulait ainsi ; « la technologie est la réponse... Mais quelle était la question ? » Il n'y a dans la technique aucune vertu, aucune valeur, c'est au contraire neutre qu'elle apparait dans un premier temps, telle un outil. Quant au bâtiment, il ne peut s'affranchir d'un positionnement, d'un sens. Puisqu'un bâtiment ne pourrait être réduit qu'à une série, un enchaînement de solutions techniques, il apparait alors un paradoxe que l'architecte se doit de résoudre. C'est pourquoi il se doit de faire entrer en résonance toute considération avec la matière pour enfin, donner un sens à la technique.